

# Thérèse Andrieux

*Petite fleur de printemps*

*Briançon, le 13 mars 1938*

*La vie est une éternelle source d'amour et de tendresse. J'aime vivre comme le soleil aime briller. Mon existence est douce et calme, ma famille a toujours été très protectrice envers moi. Ma vie a toujours su me gâter, elle est un chemin semé de joies, de rires et surtout d'amour.*

*Je suis née en 1920 à Bourgoin, troisième enfant d'Auguste et de Brigitte Andrieux. Mon grand frère Pierre est né en 1916 et mon adorable cadet, Christian, en 1918. Mon père siégeait alors au conseil municipal de Bourgoin et avait encore du temps pour veiller au bien-être de sa famille. Je fus surtout élevée par ma tendre maman, car papa brigua en 1928 avec succès la mairie de Briançon et fut dès lors fort absorbé par son travail. Il n'avait pas beaucoup de temps à m'accorder parmi ces nombreuses responsabilités et j'ai souffert de ses absences quotidiennes. Toutefois, lorsqu'il rentrait tard après de longues négociations au conseil municipal, dans mon lit, je l'attendais dans l'espoir qu'il vienne me conter une histoire, ce qu'il faisait souvent. Parfois, il me rapportait même des chocolats de ces réunions tardives. Il m'aimait beaucoup et m'a toujours appelé « Ma chérie », petit mot tendre qu'il n'a jamais employé avec ma mère qu'il vouvoia et appelle toujours « Très chère ».*

*Un autre homme est très proche de notre famille : Philippe Pélissier, l'ami d'enfance de mon père est devenu son premier adjoint à la mairie en 1928, il est également le notaire de la famille. Mais surtout, c'est mon parrain ! Il a toujours su s'acquitter de cette tâche avec beaucoup d'affection. Lorsque j'étais enfant, il était ravi de trouver chez nous un bonheur familial dont il était dépourvu. Philippe est célibataire et ma mère m'a dit un jour qu'il avait subi de nombreux malheurs familiaux pendant les années 1910. Elle refusa cependant toujours de m'en dire plus. Cet homme est doux et bon et il mérite le bonheur d'être entouré de gens qui l'aiment. J'aimerais tant qu'il soit heureux avec une femme qui sache lui faire oublier ces soucis d'un autre âge !*

*Mon grand frère, Pierre, fut très vite l'enfant le plus brillant de la famille. Il grandissait vite et s'appropriait les idées politiques de mon père. Tous deux passaient des heures à refaire le monde en débattant avec ferveur art ou politique au salon. Il y a maintenant cinq ans que Pierre a quitté le nid afin d'entamer un cursus universitaire en faculté de droit à Paris. Nous nous écrivions souvent et dans l'une de ses dernières lettres, il m'a même annoncé qu'il était le premier de sa promotion. Quant à Christian, il n'a malheureusement pas marché sur les traces de mon père, comme Pierre. Dès l'école primaire, il a éprouvé de grandes difficultés à obtenir des résultats satisfaisants. Il s'est rapidement senti déprécié aux yeux de mon père qui passait son temps à lui faire l'éloge de Pierre afin qu'il le prenne en exemple. Mais cela n'a fait que creuser un profond fossé entre mes deux frères. De plus, Christian a lentement perdu toute confiance en ses capacités.*

Malgré tout, j'ai toujours été très proche de lui. Je lui raconte tout et lui confie mes craintes, mes joies et mes doutes. Il a toujours pris soin de moi, plus que Pierre qui, loin du domicile familial, navigue dans les hautes sphères parisiennes. Alors que Christian vit parmi le commun des mortels et m'accorde du temps pour parler. Et même si les hommes de la famille le considère comme le vilain petit canard de notre fratrie, j'admire son sens de la compétition. En effet, bien que peu doué pour les études, mon frère avait une passion pour le sport et plus particulièrement le ski. Il fut donc l'un des premiers jeunes élèves de l'école de ski du Mont-Revard fondée en 1931 par mon parrain, Philippe Pélissier. Il était l'un des plus brillants jusqu'à l'arrivée en 1933 de **Frida Kimler**, une jeune autrichienne de trois ans son aînée. Cette fille extrêmement douée se lia d'amitié avec Christian. Seule et loin de son pays, elle a ensuite été adoptée par toute la famille. A cette époque, je me suis posée beaucoup de questions sur les relations entre mon frère et Frida. Je me demandais si ils étaient amants mais je n'eus jamais aucun élément pour étayer mes soupçons.

En 1936, cette belle amitié prit fin. Les deux amis devaient partir ensemble pour les Jeux Olympiques de Garmisch-Partengirschen, en Allemagne. Mais Christian dut rester à Briançon : le Comité International Olympique avait exclu des Jeux les professionnels et Christian travaillait depuis peu comme moniteur de ski. Dépit, il laissa Frida partir seule. Une tragédie pour lui car il caressait l'espoir de lire enfin de l'admiration dans les yeux de notre père, si seulement il avait remporté une médaille. Il s'était entraîné farouchement, des journées, des semaines et des mois, pour devenir un sportif de haut niveau, en compagnie de sa grande amie. Frida a terminé cinquième de la descente aux Jeux Olympiques de Garmisch-Partengirschen et est devenue la nouvelle star de la ville.

Je pensais que mon frère regagnerait de la confiance en lui s'il trouvait enfin un amour sincère. Je me suis maintes fois enthousiasmée en le voyant avec une jeune fille mais ses relations duraient rarement plus d'une semaine. Je possède d'ailleurs une belle collection de photos de Christian en compagnie de ses diverses conquêtes, espérant devant chaque cliché qu'il ait enfin trouvé la perle rare. J'ai notamment un cliché de mon frère avec une collaboratrice de mon père, **Florence Faure**, l'assistante du sous-secrétaire d'Etat aux sports et aux loisirs. La photo date d'août 1937, au tout début de leur relation : je leur ai volé un moment d'intimité par surprise avec mon appareil photo. Christian et Florence sont restés plusieurs semaines ensemble, un véritable exploit pour mon frère ! Il a rompu avec elle, assez brutalement, surtout à cause de leur différence d'âge. Christian en a assez rapidement été gêné. Il pensait que leur histoire d'amour était impossible mais moi pas ! J'ai vu la passion brûler dans ses yeux comme jamais avec aucune de ses anciennes conquêtes. Je suis certaine que l'amour peut être plus fort que tout et qu'ils sont fait l'un pour l'autre !

En novembre 1937, lors de ma dernière visite à Briançon j'ai trouvé Christian fatigué, les traits tirés et les yeux cernés. Il sentait l'alcool à plein nez, et semblait soudainement dépourvu de tout sens moral. Malgré son impulsivité, Christian a toujours été un être honnête et droit. Mais ce jour-là, sous l'emprise de l'alcool, il m'a avoué en bredouillant qu'il était en affaires avec des personnes peu fréquentables. Je suis peinée de constater que mon grand frère, un modèle à mes yeux, s'éloigne du droit chemin. Il est de mon devoir de savoir ce qui lui arrive, d'essayer de le raisonner et de l'empêcher de commettre des actes qu'il pourrait un jour amèrement regretter.

Pour en revenir à moi, mon seul talent réside dans l'art d'être une parfaite maîtresse de maison. Maman m'a fourni une éducation irréprochable dans ce domaine. Les soirées mondaines et le respect de l'étiquette n'ont plus de secret pour moi. Mon enfance fut rythmée par les douces leçons de ma mère et les cours de catéchisme de l'abbé **Ornetti**, le curé de Briançon, un homme bon et doux. Christian m'a toujours accompagnée à ses cours assez ennuyeux et j'avais remarqué l'attachement de l'abbé pour mon frère : souvent, il restait seul avec lui après les cours pour lui faire réciter de nouveau des prières.

En 1935, Maman m'a envoyé vivre chez sa sœur *Megane* à Lyon, pensant que je devais également savoir évoluer parmi la haute bourgeoisie d'une grande ville. Chez elle, mes proches me manquent et j'affectionne de retourner à Briançon pour retrouver la chaleur du foyer familial. Ma tante a épousé un riche industriel nommé *Dassot*. Aussi, je porte des toilettes de grands couturiers, et j'évolue parmi d'importantes personnalités.

J'admire chaque jour les femmes des plus grands notables lyonnais. Elles maîtrisent avec brio à la fois l'élégance et la diplomatie. Ces grandes dames portent toutes des parures de diamants, rubis et autres émeraudes qui me fascinent, tout autant que l'éclat de l'or. Je trouve tout cela d'une sublime beauté. Chaque soirée passée en présence de ces magnifiques bijoux me fait oublier l'ennui des réceptions mondaines. Je contemple la luminosité de ces merveilles qui dansent aux oreilles des femmes et se pâment autour de leur cou. Maman en porte, elle aussi, et déjà, lorsque j'étais enfant, je lui empruntais certains joyaux que je prenais soin de toujours remettre à leur place. Je pense qu'elle n'en a jamais rien su.

Toutefois, depuis mon séjour chez ma tante, le luxe affiché de certaines bourgeoises m'a poussé sur le chemin de l'illégalité. Emprunter ne me suffit plus, je veux posséder, encore et toujours plus. Je me maudis d'agir ainsi, mais je ne peux pas m'en empêcher. Ce vice est plus fort que ma raison, plus fort que moi, et je ne peux cesser mes vils forfaits. C'est impossible ! L'envie d'acquérir tout objet précieux est toujours aussi vive. Tout ce qui brille m'attire : les bijoux, aussi bien que toutes sortes d'objets en or. Je me suis même surprise à dérober une montre à gousset, objet typiquement masculin dont je ne saurais que faire, simplement parce que son éclat m'attirait !

Pour accomplir mes forfaits, j'ai plusieurs méthodes. Je m'éclipse pour aller fouiller les chambres des invités pendant la soirée ; ou bien, j'attends que quelque femme naïve s'assoupisse en écoutant un solo du pianiste dans le grand salon pour qu'à son réveil, elles se sentent soulagées d'un lourd fardeau ! Mes gestes sont très doux, n'en déplaise à ces ravissantes convives qui passent le perron de chez ma tante, le sourire aux lèvres, sans jamais se rendre compte de rien. Elles penseront sûrement en arrivant chez elle, que le précieux trésor a dû glisser et se perdre. De plus, je ne m'en prends jamais deux fois à la même victime. J'ai ainsi une collection impressionnante de bijoux tous plus brillants et somptueux les uns que les autres.

Loin des miens, pour tromper ma solitude, j'adore par-dessus tout m'évader dans la lecture d'histoires romantiques et romanesques. Les héros de ces romans, des aventuriers fougueux et passionnés ne sont généralement pas issus de la bonne société, mais des bas quartiers. Contrairement à l'idéal masculin de sagesse et de constance que me vante Maman, ces jeunes chiens fous font chavirer mon cœur. Ils sont prêts à tout sacrifier pour vivre en compagnie de leur amoureuse transie, elle-même prête à laisser derrière elle sa vie de princesse. Qui a dit que le Prince Charmant était forcément un futur roi ?

En juin 1937, alors que je me languissais en lisant mes précieux livres d'amour, un beau matin, j'ai trouvé un adorable courrier sur mon lit. Les doigts tremblants, hésitante, j'ai ouvert l'enveloppe dans laquelle se trouvaient un magnifique poème et une petite note rédigée à mon attention. Le message était signé de ces quelques mots : « votre admirateur inconnu ». Mon prince charmant me donnait rendez-vous le lendemain, sur le parvis de la Cathédrale de Lyon.

Prétextant l'envie soudaine de me promener parmi la foule de la ville, j'ai demandé à ma tante s'il elle m'accordait la permission d'accompagner Marie, notre soubrette, au marché. Elle me laissait me promener à ma guise en ville, mais seulement accompagnée de notre majordome, Nestor. Cet imbecile me suivait partout à la trace, et je n'avais aucune liberté de mouvement. Tandis que grâce à la complicité de Marie, j'aurais l'occasion de m'éclipser quelques heures, seule. J'ai utilisé mon arme ultime, mes yeux de chien battu mouillés de larmes : ma tante n'a pas pu résister.

Lors de mon escapade, j'ai attendu mon admirateur inconnu sur le parvis de la Cathédrale. Un charmant jeune homme à l'allure bohème s'est approché de moi et m'a proposé de réaliser mon portrait. Il m'a vite avoué être l'auteur de la note : il m'avait récemment aperçue au marché et ma beauté l'avait subjuguée. Il s'appelait **Xavier Deluc** et était à la fois artiste, poète et scientifique. Il inventait toutes sortes d'objets incongrus. J'ai vite été convaincue de son formidable talent lorsque j'ai aperçu mon portrait. Il savait manier avec talent aussi bien le boudier, le pinceau que le verbe. Son charme ravageur m'a submergée, et le jour de notre rencontre, en moins d'une heure, nos bouches fusionnaient.

Je l'appelais « Mon Léonard », il m'appelait « Ma Muse ». Je réussissais toujours à me soustraire à l'attention du majordome ou de la soubrette, et je passais des heures dans les bras de cet artiste, si angélique et passionné. Chez lui, je découvrais, outre ses tableaux, des plans d'étranges machines. Il m'expliqua qu'ayant grandi à la montagne, il avait imaginé divers engins facilitant la vie de ceux qui voulaient goûter aux joies du ski : il y avait là des canons à neige et des sortes de chars qu'il appelait dameuses. Mais tout cela m'intéressait peu et j'écoutais ses explications d'une oreille distante, impatiente qu'il m'honore enfin.

Malheureusement, trois mois après notre rencontre, alors que je désirais ardemment que notre amour soit enfin consommé, il ne parvenait plus à penser à moi comme je le méritais et préférait rester plongé dans ses rêveries plutôt que de m'êtreindre. Quand son art l'appelait, je le trouvais finalement assez égocentrique et nombriliste. J'ai alors mis un terme à notre relation, pensant que ma virginité devrait plutôt être offerte à un homme plus épris et audacieux. Je voulais rencontrer l'aventurier de mes livres : beau, fort, protecteur, passionné et amoureux. Malgré notre rupture, je suis restée très liée à Xavier, nous aimons marcher ensemble, main dans la main, tout en bavardant. Je lui ai promis mon amitié fidèle et il l'a acceptée. Seul Christian est au courant de ma relation avec Xavier. Je l'ai toujours précieusement caché à Maman qui n'aurait pas apprécié son allure bohème. Je suis persuadée qu'elle n'a jamais su que je fréquentais cet homme même si elle a toujours eu le don de découvrir mes petits secrets.

Durant l'été 1937, j'appris par la presse que la région de Briançon vivait une actualité chargée : en effet, le mois de juin fut marqué par les premières exactions d'une bande de farfelus qui se nomme le Mouvement des Défenseurs des Cimes. Ces fous s'amuse à terroriser les élus régionaux qui mènent une politique d'urbanisation poussée. Leurs revendications sont vagues et traitent d'un retour à la vie traditionnelle. Ils agissent par des plastiquages d'installations sportives (télésièges, refuges de haute montagne) ou même des automobiles des élus. Dieu merci, ils semblent ne s'en prendre volontairement qu'aux biens et non aux personnes. Néanmoins, leurs actions font de plus en plus souvent la une des journaux, et les enquêtes officielles n'avancent pas. Ces nouvelles m'effraient et je crains pour la sécurité de mes parents. En effet, Papa fait tant d'efforts pour moderniser sa commune que c'est un miracle que ces fous ne s'en soient pas encore pris à lui !

L'été me permit de faire le deuil de mon amour déçu avec Xavier et l'automne m'apporta enfin le grand frisson : depuis maintenant six mois, je fréquente le plus merveilleux des hommes. J'ai rencontré **Robert Roux** en octobre dernier lors d'une soirée mondaine organisée par ma tante. Quelques heures après notre rencontre, nous nous embrassions avec passion dans l'intimité du jardin, où il eût l'audace de me suivre, bravant toutes les convenances. Je suis certaine que c'est l'homme de ma vie. C'est un jeune journaliste mais aussi un véritable aventurier dans l'âme. Il est toujours prêt à me protéger, me cajoler. Lors des soirées mondaines où nous étions tous deux invités, plutôt que de fouiller les chambres de mes victimes, je m'esquivais pour retrouver les bras de mon Prince Charmant, et nos baisers volés dans l'entrebâillement d'une porte ou dans quelque recoin obscur étaient chaque jour plus embrasés, exaltés et passionnés. Puis Robert a cessé de fréquenter ces soirées pour écrire de nouveaux articles.

À partir de décembre, nous nous retrouvions donc directement dans son appartement quand je faussais compagnie à Nestor ou à Marie. C'est dans cette petite chambre que je me suis offerte à lui pour la première fois. Cette sublime étreinte avec Robert fut pour moi une révélation. J'ai senti la chaleur de son corps et tout son amour en moi. À chacune de nos rencontres, mon cœur chavire, mes jambes se mettent à trembler, et tout mon être semble transcender. Maman m'a toujours interdit de me donner avant le mariage, mais Robert m'a transformée et a fait de moi une véritable femme.

Depuis un mois, une petite partie de son âme vit en moi. Ce petit être à peine âgé de quelques semaines vit déjà dans mon cœur et mon ventre commence déjà à s'arrondir. Avant d'annoncer la nouvelle à mon amant, je suis allée consulter le docteur **Edouard Evras** pour confirmer la grossesse que je m'imaginais. Il possède un cabinet très réputé à Lyon, et je sais que le secret médical sera mieux gardé entre ses mains qu'auprès d'un médecin de campagne, près de chez mes parents. Le docteur m'a confirmé que j'étais enceinte et que ma grossesse se déroulait à merveille.

Lorsque j'ai annoncé l'heureux événement à Robert, il m'a semblé accuser le coup. Quelques secondes, j'ai même cru lire de la peur dans ses yeux ! Notre amour est pourtant si fort ! Un instant a pourtant suffi pour qu'il reprenne ses esprits et qu'il réagisse avec honneur. Je fus soulagée et sûre de notre union lorsqu'il s'est agenouillé et m'a proposé de l'épouser. Une proposition émouvante et inattendue que j'ai immédiatement acceptée.

Voilà quelques jours, mon père m'a annoncé qu'il donnait une réception au château familial pour quelques notables de la région. Cette soirée très particulière doit réserver quelques surprises : mon père a l'intention d'annoncer à ses invités de grands projets pour la région sur lesquels il travaille ardemment depuis quelques temps mais il ne m'en a pas dit plus. J'ai décidé de profiter de cette visite pour officialiser mon union avec Robert. Je souhaite obtenir l'autorisation de me marier auprès de mes parents. S'ils sont bien disposés, je leur apprendrai peut-être l'arrivée d'un heureux événement dans ma vie. Robert m'a demandé de l'introduire dans cette soirée afin d'être présent lorsque je dévoilerai mes secrets le concernant à mes parents. Sa profession de journaliste en fait un invité crédible étant donné les mystérieuses annonces que compte faire mon père. Mais je compte bien m'adresser dans un premier temps à ma mère. Je crains la réaction que pourrait avoir Papa en apprenant la nouvelle ! Tout sera plus simple avec le soutien de Maman. Encore faut-il qu'elle comprenne mon amour pour Robert. Mais c'est une femme bonne qui ne veut que mon bonheur. Mais je suis tout de même effrayée !

*J'espère aussi pouvoir rendre un service à mon ancien flirt, Xavier. Robert ne sait rien de ma relation amoureuse, et il faut absolument qu'il continue à croire qu'il est le premier. C'est ce que je lui ai juré et notre relation est basée sur une confiance totale. J'ai un peu honte de lui avoir menti sur ce point. Toutefois, j'aspire à garder Xavier comme ami. Je sais qu'il traverse actuellement une mauvaise passe financière. Alors, hier soir, je lui ai rendu visite pour discuter comme cela m'arrive parfois. Profitant d'un instant d'inattention, j'ai dérobé quelques plans de ses inventions farfelues sur le bureau et j'ai laissé un mot dans sa boîte aux lettres pour m'excuser de mon audace et lui livrer mes intentions. Ce soir, mon père reçoit des personnes fortunées et certaines pourraient vouloir investir dans les inventions de Xavier. J'espère lui ramener un joli chèque et qu'il me pardonnera cette folie. En rentrant dans ma chambre, j'ai feuilleté quelques-uns de ces plans, essayant vainement de comprendre le fonctionnement de ces machines complexes. Mais j'ai vite abandonné pour me replonger dans mon roman favori, une histoire d'amour pleine de passion et de tendresse, à l'image de celle qui me lie à Robert. J'ai lu longtemps puis, vaincue par la fatigue, j'ai glissé un des plans en guise de marque-page et je me suis endormie.*

*Ce matin, Robert a profité de l'absence de ma tante pour venir m'embrasser avant de partir pour Briançon. Pour ma part, je décide de faire le trajet en voiture, conduite par Nestor, le majordome de ma tante, qui s'en retournera immédiatement à Lyon dès mon arrivée au château familial au cœur des montagnes. Mais à quelques kilomètres de l'arrivée, alors qu'il fait déjà nuit, cette satanée voiture tombe en panne : un problème d'allumage selon Nestor. Je décide de prendre l'air quelques instants, le temps qu'il répare ce tas de ferraille. Le stress monte, et la peur panique d'annoncer à mes parents la vérité me terrifie. Et si mon père refusait mon mariage ? Et s'il me répudiait ? J'aimerais tant que tout se passe pour le mieux et j'imagine déjà le bon abbé Ornetti nous marier prochainement !*

*Je laisse mon esprit vagabonder aux pires hypothèses quand tout à coup, j'aperçois une forme au loin, courant à toute vitesse entre les arbres. Je pousse un hurlement. Cette silhouette pourrait-elle être humaine ? Non, je ne pense pas, elle court beaucoup trop vite pour être un homme, et elle semble nue ! Pourtant, elle marche sur deux pattes ! Elle semble très poilue et féroce. J'aperçois d'ici sa gueule grande ouverte ! Sur les versants du Pic du Pendu, n'y a-t-il pas des silhouettes identiques ? Ou sont-ce simplement les ombres des sapins ? Mon esprit me joue-t-il des tours ? Suis-je au bord de la crise d'angoisse ou cette vision cauchemardesque est-elle réelle ? Le temps de me retourner pour montrer à Nestor qu'une créature étrange court dans les bois, et la bête a disparu. Seul Nestor est au courant de ma monstrueuse vision. Inquiète, je décide néanmoins de me concentrer à nouveau sur mes objectifs pour la soirée. Il doit s'agir d'un tour de mon imagination, il faut que j'arrête de lire autant de livres !*